LE JAPON BON MARCHE

On raconte que Renan, entendant un jour vanter les débouchés que réservent à la civilisation occidentale les diverses grandes lignes de chemins de fer destinées à relier l'Europe à l'Asie, laissa parler son interlocuteur sans l'interrompre, puis quand ce dernier eut terminé, dit tranquillement, avec la simplicité quelque peu déconcertante dont il aimait à jouer:

—Oui, ce sera très beau.... si ce n'est pas le grand chemin de l'invasion.

Dans une étude remarquable et très documentée sur le "péril jaune", qu'il appelle le "péril prochain", M. d'Estournelles de Constant vient de rappeler ce mot qui, selon lui, a trait, non pas à l'invasion des races jaunes, mais à celle de leurs produits, de leurs produits à bon marché. Autrefois, la rivale à redouter, c'était l'Angleterre. Aujourd'hui, c'est le Japon.

"Le Japon, nous dit l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes*, a trouvé du premier coup le meilleur moyen de faire concurrence à l'Angleterre avec succès. Il lui a emprunté ses méthodes, mais en les perfectionnant. L'Angleterre avait déjà, depuis longtemps, découvert le secret par rapport à l'Europe de fabriquer à bon marché. Le Japon, connaissant beaucoup mieux encore le fort et le faible des acheteurs orientaux, qui tiennent non pas à la qualité, mais au bas prix et à l'effet, à l'apparence des choses, est arrivé tout de suite à cette simplification : vendre MAUVAIS ET BON MARCHÉ ; que la marchandise soit mauvaise, peu importe, pourvu qu'elle ait de l'œil et qu'elle se vende bon marché.

"Les Japonais luttent d'ailleurs dans des conditions exceptionnelles en raison du prix dérisoire de la main-d'œuvre chez eux. C'est ainsi qu'un écrivain allemand, M. de Brandt, a constaté que, dans l'arrondissement consulaire de Osaka-Yogo, il y a 37 filatures employant 5,780 ouvriers et 19,219 ouvrières, avec un salaire moyen, pour les hommes de *45 centimes* et pour les femmes de *21 centimes par jour*."

Comment lutter dans de pareilles conditions ? Veut-on un exemple typique et fait pour intéresser les Parisiens ? Les bicyclettes sont fabriquées au Japon au prix de 85 piastres, soit 200 francs en raison du change. Or, les mêmes bicyclettes importées d'Europe ou d'Amérique reviennent à un prix beaucoup plus élevé. Et il en est ainsi de la plupart des articles de commerce.

M. d'Estournelles de Constant ne considère pas cette concurrence au point de vue exclusivement français mais au point de vue européen. "Les bières allemandes dont les Japonais étaient friands se fabriquent maintenant dans le pays. On a fondé à Osaka une raffinerie de sucre, une autre à Nagahema au capital de 750,000 dollars. Les chapeaux, les casquettes constituaient un article considérable d'importation de l'Angleterre ; les Japonais les imitent et les confectionnent à si bas prix qu'*ils les exportent à présent*. De même pour les flanelles dont l'Allemagne faisait un commerce rémunérateur."

Mais ce n'est pas seulement, paraît-il, aux grands produits de consommation que le Japon s'attaque. Il fait aussi ravage dans le commerce des horloges, des pendules et des montres et cela au détriment non seulement de la France, mais des Etats-Unis et de la Suisse. Saver-vous pour combien on peut avoir une pendule au Japon ? Pour trois francs ! Comme on le dit avec raison, les pendules japonaises viendront bientôt détrôner les nôtres dans nos campagnes.

Et les allumettes donc ! Les allumettes, contenues dans des boîtes analogues aux nôtres, et qui se vendent moins d'un centime la boîte, deux boîtes presque pour un centime. La grosse de 144 boîtes revient à 90 centimes !

Mais ce n'est pas tout, car il y a encore les parapluies, qui coûtent, paraît-il, aussi bon marché que les pendules ; on a un excellent parapluie pour un franc. Ce sont, d'ailleurs, les plus appréciés. Fabriqués sur les modèles européens, ils sont très réputés jusque dans l'intérieur de la Chine et se vendent même en Russie.

D'ailleurs voulez-vous une liste des articles européens qui se fabriquent au Japon à meilleur compte que chez nous ? Le papier d'Angoulême, le papier anglais, les "Gladstone bags," la verrerie de Venise et de Bohême, la céramique, la poterie, la faïence, la porcelaine, les chaussures, les courroies, les couvertures, les balances, les lampes, les bouchons, les mouchoirs, la lingerie, les boutons de métal, les broderies, les cigarettes, la parfumerie, le savon, les plumes, le lait. Quoi encore ?

—Tout ! dit M. d'Estournelles de Constant, jusqu'au ciment de Portland !

C'est le Japon de nos jours, un Japon nouveau, américanisé, où il y a la lumière électrique et le téléphone. Ce Japon commerçant, remuant, Pierre Loti nous en donnait un aperçu, il y a une dizaine d'années, lors de ses premiers voyages aux pays jaunes.

Vous en souvenez-vous ? C'était le Japon de Mme Chrysanthème, un peu moins démocratisé cependant que le Japon actuel :

"Nous fîmes, vers six heures, un mouillage très bruyant, dit Loti, au milieu d'un tas de navires qui étaient là, et tout aussitôt nous fûmes envahis.

"Envahis par un Japon mercantile, empressé, comique, qui nous arrivait à pleine barque, à pleine jonque, comme une marée montante : des bonshommes et des bonnes femmes entrant en longue file ininterrompue, sans cris, sans contestation, sans bruit, chacun avec une révérence si souriante qu'on n'osait pas se fâcher et qu'à la fin, par effet réflexe, on souriait soi-même, on saluait aussi. Sur leur dos ils apportaient tous des petits paniers, des petites caisses, des récipients de toutes les formes, inventés de la manière la plus ingénieuse pour s'emboîter, pour se contenir les uns les autres et puis se multiplier ensuite jusqu'à l'encombrement, jusqu'à l'infini.

"Il en sortait des choses inattendues, inimaginables, des paravents, des souliers, du savon, des lanternes, des boutons de manchettes, des cigales en vie chantant dans des petites cages ; de la bijouterie, et des souris blanches apprivoisées, sachant faire tourner des petits moulins en carton ; des soupes et des ragoûts, dans des écuelles, tout chauds, tout prêts à être servis par portions à l'équipage ; —et des porcelaines, des légions de potiches, de théières, de tasses, de petits pots et d'assiettes....

"En un tour de main, tout cela, debalé, étalé par terre avec une prestesse prodigieuse et un certain art d'arrangement ; chaque vendeur accroupi à la singe, les mains touchant les pieds, derrière son bibelot— et toujours souriant, toujours cassé en deux par les plus gracieuses révérences. Et le pont du navire, sous ces amas de choses multicolores, ressemblant tout à coup à un immense bazar. Et les matelots, très amusés, très en gaieté, piétinant dans le tas, prenant le menton des marchandes, achetant de tout, semant à plaisir leurs piastres blanches...."

Ce n'est pas aux marins de Loti seulement que les marchands japonais demandent aujourd'hui des pièces blanches, mais à tout l'Extrême-Orient, qu'ils inondent de leurs articles à vil prix, en attendant l'Europe qu'ils guettent et qu'ils atteindront sûrement si l'Europe n'y prend pas garde.

Frédérick Nicholls Crouch

Le célèbre chansonnier dont la réputation est universelle, est très gravement malade, nous apprend une correspondance particulière. Crouch est Anglais de naissance. Il a été premier violon dans l'orchestre de Sa Majesté, la Reine Victoria ; a écrit plus de 2,000 ballades et une demi-douzaine d'opéras.

MONDANITES.

Mai, le mois des poètes, le mois des roses nous ouvre la saison d'été et les chaleurs viennent vite, aussi se hâte-t-on de profiter des derniers jours de ce printemps radieux pour s'exercer à la bicyclette qui est paraît-il, plus que jamais en vogue. La plupart de nos élégantes raffolent de ce sport et le pratiquent assidûment. Il en est qui sont de première force et qui déploient une grâce surprenante, étant donné les obstacles qui se dressent à tout instant sur les routes que parcourent les fervents adeptes du bicycle. Les avenues, qui, sillonnées par les nombreux véhicules présentent un aspect des plus animés seront bientôt désertes, car nos jolies mondaines vont prendre leur vol vers des régions lointaines qui leur tiennent en réserve des plaisirs d'un autre ordre.

Mlle Sue White, dont le départ avait été retardé, est partie lundi pour Washington, D. C., où elle fera un séjour d'environ un mois, puis reviendra à la Nouvelle-Orléans, où elle passera très probablement l'été.

Le Dr et Mme A. W. de Roaldès s'embarqueront pour l'Europe, samedi prochain.

Mme G. W. Nott et Mlle Emma Nott passeront l'été en Virginie.

M. et Mme George W. Dunbar sont partis la semaine dernière pour Bilexi où se trouve leur belle résidence d'été.

Mme Kate Jennings a quitté notre ville la semaine dernière pour se rendre à Hawesville, Ky.

Mlle Daisy Benedict est partie au commencement de la semaine, pour Nashville, Tenn., où elle fera un séjour de plusieurs semaines.

Mme W. C. C. Claiborne et Mme John G. Woods sont parties pour la Tèche, où les attendait Mme C. R. Hickox chez qui elles passeront quelque temps.

M. et Mme James Legendre se rendront prochainement en Virginie où ils séjourneront pendant l'été.

Mlles Anna et Magda Forstall passeront l'été à Mandeville avec M. et Mme Schreiber.

Le Avenue Euchre Club a été reçu lundi dernier chez Mlle Flora Lichtenstein.

Mme Dan Edwards a quittée la Nouvelle-Orléans mercredi, à destination de Covington, Lne., où elle doit passer plusieurs mois.

Mlle Louise Vienne est actuellement à Belle Alliance, Lne.

Mlle Jeanne Ricau passera une partie de l'été à Covington, Lne.

C'est au mois de juin qu'aura lieu, à Pearlington, Miss., le mariage de Mlle Alice Favre avec M. Adolphe Dugué.

Mlle Lena Jackson, qui doit voyager en Europe cette année, partira en juin.

M. et Mme Adolph Schreiber sont partis pour Mandeville, où ils ont l'intention de passer l'été.

Le consul de France, M. George d'Anglade, s'embarquera dans quelques jours pour l'Europe, où il fera un séjour de plusieurs mois.

M. et Mme George Rose sont partis mercredi dernier, par mer pour New York, d'où ils se rendront à Boston, où ils vont demeurer.

Le docteur et Mme Souchon et Mlle Sélika Souchon sont au nombre des Néo-Orléanais qui feront leur tour d'Europe cette année. Ils quitteront la Nouvelle-Orléans le 20 juin.

Mme Mason Smith est en ce moment à Covington, Lne, avec ses deux enfants.

La régate du Louisiana Club aura lieu le mardi, 26 mai, et sera suivie d'une réception.

Mme B. H Flaspoller et sa fille, Mlle Carrie, partiront pour l'Europe au mois de juin.

M. et Mme W. Carter, sont partis pour la Californie, d'où, après un court séjour, ils iront au Texas, qu'ils parcourront pendant quelques semaines.

Les membres du "Afternoon Progressive Euchre Club," se sont réunis jeudi dernier chez Mme William Flash.

Mme Elsie White, qui est actuellement chez sa sœur, Mme Wilkinson, à Plaquemine, partira plus tard pour le Kentucky, où est sa mère, Mme White.

Mme T. G. Richardson est partie lundi pour Washington, D. C.

Mme James A. Ware arrivée récemment, est descendue à l'hôtel Pickwick.

M. et Mme Edouard May passeront quelque temps à Chinchuba cet été.

Les membres du Singer's Club quand ils ne travaillent pas s'amusent ; les parties sur l'eau sont à l'ordre du jour, et sont au nombre des distractions que s'offrira, nous dit-on, ce cercle qui a fait passer à ses invités des soirées inoubliables. A quand la prochaine réunion ? est la question que se posent les intéressés, ceux qui seraient heureux d'entendre une fois encore, du moins, d'excellente musique.

M. William Walker, l'artiste en renom dont nous avons de si jolies toiles, est en ce moment à la Nouvelle-Orléans, où il restera pendant quelques semaines.

Mme Frank A. Bartlett est actuellement à Covington, Lne.

M. et Mme T. Rose sont partis avec leur famille pour Waveland, Miss., où ils vont passer l'été.

M. J. S. Whitehead est parti lundi, pour Savannah, Gie.

Le col. W. A. Bullitt a regagné son home à Louisville, Ky, mardi dernier.

M. et Mme A. S. Wheeler sont repartis pour Natchez, mardi dernier.

M. Wm. G. Blake, Jr., quittera très prochainement la Nouvelle-Orléans à destination de New York où son séjour sera de longue durée.

M. et Mme W. W. Gordon sont revenus de Mandeville où ils ont passé plusieurs jours.

Mme Kate McCall partira sous peu pour Richmond, Vie.

Mlle M. Ogden a quitté la Nouvelle-Orléans, vendredi, pour se rendre à Milwaukee.

Le Dr et Mme Saxon Story, venant de Pointe-à-la-Hache, arriveront bientôt à la Nouvelle-Orléans, où ils ont l'intention de fixer leur résidence.

M. A. W. Kearny est parti lundi pour New York.

Mlle Marguerite Théard est de retour de la Passe Christian où la recevait Mlle Pauline Toby.

Mme Garrett Brown passera l'été dans les montagnes de la Caroline du Nord avec sa famille.

Mlle Flo Field était à Claiborne Cottage, la semaine dernière.

Le Rév. Père Janssens va aujourd'hui prendre congé de ses nombreux amis et partir pour New York, où il s'embarquera pour l'Europe. Son arrivée est impatiemment attendue en Hollande, par les parents qu'il y a quittés il y a quelques années pour se rendre à la Nouvelle-Orléans, où il ne compte que des sympathies. Son absence se prolongera jusqu'en octobre.

Mme Numa J. Augustin passera l'été à Waveland, Miss.

Le juge E. Howard, McCaleb est arrivé jeudi, de Cincinnati, Ohio.

Mlle Daisy Bénédict est partie au commencement de la semaine pour Nashville, Tenn.

Les fiançailles de Mlle Rosa Bouart avec M. Ben Beckman, de Galveston, Tex., sont annoncées.

M. et Mme J. P. Baldwin vont passer quelque temps à Robinson Springs, Miss.

M. Wm Agar est parti, la semaine dernière, pour New York.

M. Fernand May est de retour d'une tournée faite en Louisiane.

M. J. Luria et sa famille partiront sous peu pour la Passe Christian, Miss., où ils resteront durant les fortes chaleurs.

Mlle Ella Bright est partie mercredi dernier pour Cincinnati.

M. Tom S. Ellis est de retour de Mobile, Ala.

Le Juge et Mme Ernest Miltenberger se rendront bientôt à la Baie St-Louis, où chaque année ils passent la chaude saison.

Mme W. Dunbar Whiting a donné lundi dernier, en la résidence de sa sœur, Mme Coleman McCandelish, un dîner, auquel ont assisté : Mlles Amelia Pasteur, Mary Pitcher, Mary Fuqua, Mme Robert Manson, et MM. Dave L. McKittrick, Pollard, L. Kittridge, H. Martin, J. Dasplit et Percy Campbell.

Mlle Marie Flanner, qui a été une des débutantes les plus admirées de l'hiver, partira sous peu pour Milwaukee, où réside sa famille.

M. et Mme Henry McCall sont repartis pour Evan Hall, ces jours derniers.

M. et Mme Harris Gagne, de Houma, Lne., sont attendus à la Nouvelle-Orléans, où ils vont désormais résider.

M. et Mme Foster DeBuys passeront l'été à la Baie St-Louis.

Le docteur Arthur de Roaldès est de retour d'Atlanta, où avait lieu la convention des médecins à laquelle il a assisté.

M. et Mme Chapman Hyams sont partis pour New York, samedi dernier.

Mlles Bessie et Olive Borland feront une étape à Lithia Springs, Gie., avant de se rendre en Virginie, où elles ont l'intention de passer l'été.

Mme Harry H. Hall partira très prochainement pour le nord.

Mme Ed. Toby et Mlle Pauline Toby sont installées pour quelque temps dans leur belle résidence à la Passe Christian.

Le Col. et Mme Ramsey étaient en visite à Claiborne, Lne, la semaine dernière.

M. et Mme Robert D. Moore qui sont depuis quelque temps à la Passe Christian y passeront encore quelques semaines.

M. et Mme Ernest Puech sont, en ce moment, à Claiborne, Lne, avec leur charmante petite fille, Mlle Georgie Winship.

Le Chess Glee Club a inauguré, vendredi soir, la série des concerts qui doivent chaque semaine se donner dans les salons du beau club. MM. A. Mallard, C. H. Lavillebeuvre, Alfred Dufilho, Jr, Juge G. Théard, Dr J. J. Sarrazin et Dr Brickell sont de ceux qui, sous la direction du Prof. O'Connell, s'y sont fait entendre et applaudir.

Mme Charles Cavaroc Jr, de Chicago, est venue passer quelques semaines avec sa mère Mme Bayhi, à la Nouvelle-Orléans.

M. et Mme J. W. Barkdull sont partis vendredi pour la Californie.

Mlle Alice Forstall fera un séjour de plusieurs mois chez Mme Dubourg, à St-Jacques.

Mlle Edna Hellwege a donné le dernier de ses Tennis-teas samedi dernier, de 4 à 6 heures. A cette fête brillante et animée ont été remarqués : Mme Peter Hellwege, Jr., Mlles Eva Lyons, Evelyn Gasquet, Alice et Hettie Buckner, Erskine Kock, Lucy McMurdo, Irène Keep, Madge Roman, Fell, Ellen Eustis, Nora G'lenny, Louise Woëste, Bayliss Myles, Kate Person, Venables, Penelope Chaffe, Kate Montgomery, Louise Simpson, Noël Forsythe, S. Richardson ; MM. Marshall Welborn, Richard Montgomery, Rudolph Woëste, Eustis, Ed. Rightor.

M. et Mme George Peyton Kaufman seront les hôtes du Docteur et de Mme Castellanos, à Chinchuba, pendant la première partie de l'été.

M. W. C. Keever est parti mercredi dernier pour New York.

Mlles Lily et Lulu Trémoulet séjourneront à la Baie St-Louis pendant plusieurs mois cette année.

Le Col. A. James Miller est arrivé mardi de Louisville et restera quelque temps à la Nouvelle Orléans.

Mme Jules Aldige et Mme Robert Borde partiront bientôt pour la Baie St. Louis, où elles doivent passer la saison.

M. Howard Neetz a passé plusieurs jours à Lafayette, Lne, la semaine dernière.

Mlle Sadie Courtney partira très prochainement pour Atlanta, Gie.

M. W. B. Clements, d'Atlanta, Gie., arrivé à la Nouvelle-Orléans ces jours derniers, est descendu à l'hôtel St-Charles.

M. et Mme P. A. Lelong qui vont passer l'été à Biloxi, seront les hôtes de Mlle A. Grima pendant quelques semaines.

Le Dr et Mme Castellanos passeront l'été à Chinchuba avec leur famille.

Les MM. Paul et Armand Capdevielle ont passé plusieurs jours à Baton Rouge la semaine dernière.

Mme J. C. Lyons partira au mois de juillet pour Citronnelle où elle restera quelque temps en visite chez sa mère Mme C. J. Depew, puis se rendra au Nord où elle résidera jusqu'à l'automne.

M. G. Lanaux est actuellement à New York.

Mme Charles Todd Carter, qui a fait un séjour des plus agréables à la Nile-Orléans, va bientôt regagner son home au Texas.

M. et Mme Robert H. Wilkie s'embarqueront très prochainement pour l'Europe.

M. et Mme E. H. Bright sont de retour de Mandeville où ils ont passé plusieurs jours.

M. et Mme Pitcher et leur fille Mlle Mary Pitcher, partiront bientôt pour Lewisburg, où se trouve leur résidence d'été.

M. et Mme M. R. Spelman sont en visite chez leur fille, Mme Stan, à Chicago.

M. Mortimer Wisdom est en ce moment à Hot Springs, Ark.

M. et Mme J. H. Menge ont pris possession de leur belle résidence à la Passe Christian.

Mme T. J. Semmes et son fils, M. Charles Semmes, sont partis pour Baltimore, Md. : de là ils iront en Virginie où Mme Semmes passera l'été avec sa famille.

M. et Mme Tallie Walker sont repartis pour Arkansas après un séjour de plusieurs mois dans notre ville.

M. et Mme Wm. Thompson quitteront bientôt Nashville où ils sont actuellement pour se rendre en Angleterre.

Mme Wheeler est de retour de Covington, où elle a passé une semaine.

M. et Mme Charles Whitney sont partis vendredi pour New York.

M. et Mme A. Monnot, de Jeannerette, Lne., sont arrivés à la Nouvelle-Orléans ces jours derniers.

Une lettre de M. Berthelot.

M. Berthelot, ancien ministre des affaires étrangères en France, vient d'adresser à une feuille parisienne la lettre suivante :

5 mai 1896.

Monsieur le rédacteur en chef,

Je ne pensais pas que personne pût ignorer que c'est à la politique de Richelieu et aux actes effectifs de sa diplomatie qu'est due la prise de possession de l'Alsace par la France, prise de possession accomplie en 1639, de son vivant.

Elle date en effet du traité de Brisach, par lequel Richelieu, après la mort du duc Bernard de Saxe-Weimar, acquit pour le compte de la France son armée et ses conquêtes.

Permettez-moi de citer à cet égard des textes précis.

On lit dans l'*Histoire de France* de Henri Martin (tome XIII, p. 248, édition de 1844) : "Le traité fut conclu le 9 octobre 1639, par les soins du comte de Guébriant ; les quatre généraux et, après eux, leurs subordonnés, jurèrent fidélité à la France, envers et contre tous, moyennant 2 millions 100 mille livres par an. Brisach, Benfeld et les autres villes d'Alsace occupées par les Weimariens, Freybourg, les villes forestières du Rhin et tous le Brisgau arborèrent les étendards français."

Voici maintenant l'appréciation d'un historien allemand qui fait autorité : "L'année suivante (juin 1640), le baron d'Oissonville prit, avec le titre de lieutenant du Roi, le gouvernement de l'Alsace, fit prêter serment par les populations au roi de France et a organisa l'administration sur le modèle des autres provinces françaises." (Weber, Weltgeschichte Tome XI, p 994 Ed. 1875.)

Enfin, dans l'Histoire générale, qui paraît en ce moment sous la direction de MM. Lavisse et Rambaud, vous pouvez lire sous la signature de M. Denis, professeur à la Faculté des lettres de Paris (Tome V, p. 570), le récit de ces mêmes faits, sous le titre : *Acquisition de l'Alsace*. Voici sa conclusion (page 572) : "Le cardinal de Richelieu mourait en plein triomphe. *Il avait donné à la France* le Roussillon, l'Artois, la Lorraine, *l'Alsace*.

Il ne s'agit pas, vous le voyez, de simples intentions, mais d'actes réalisés. Les traités de Westphalie ne firent que confirmer cette prise de possession. C'est donc bien Richelieu qui donna l'Alsace à France.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur en chef, l'assurance de ma haute considération.

M. BERTHELOT.

Il n'a jamais été contesté que Richelieu ait effectué l'annexion de l'Alsace, mais il n'est pas contestable que c'est Mazarin qui l'a consommée.

A LOUER.

Les magasins No 213 rue du Canal et 417 rue South Front.
Le warehouse Nos 540 et 544 rue South Peters.
Les bureaux au 3ème étage No 832 rue de l'Union.
S'adresser à
JULES ANDRIEU,
24 nov— 912 rue Gravier

HOTEL COSMOPOLITAIN
—A—
MISSISSIPPI CITY.
Toutes les améliorations modernes.
Etablissement de 1er ordre genre français pour famille. Prix très modiques. Vin compris. Excellente eau de sources contenant fer et magnésie. Maison de bain—installation moderne.
ROMAIN DAZET.... Propriétaire
Pour tous renseignements, s'adresser coin N Decatur et Dumaine. 10 mai—1m

JULES ANDRIEU,
—Successeur de—
ROCHEREAU & ANDRIEU,
AGENT D'AFFAIRES,
912 rue Gravier,
Nouvelle-Orléans, Lne.
P. O. Box 113. 29an—1an

C. LAZARD & CO., LTD.
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.
Le magasin se ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
15 nov —Dim Mar Jeu Sam

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leur articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilots de la rue du Canal. 2me district
nov 92—1 an—mer.jeu.dim

LE PLUS GRAND D'AMÉRIQUE,
Le Piano Emerson.
Meilleure Qualité, le Son le plus doux, le plus Durable.
Prix modérés. Conditions faciles.
JUNIUS HART, SEUL AGENT, 1001 RUE DU CANAL.
1er sept—1 an—dim mar. jeu

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie d Chicago - - - - $3,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290
Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs de la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.
—DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS—
Gustaf R. Westfeldt, L. C. Fallon, Lucas E. Moore, O. M. Soria.
HENRY. OGDEN, Secrétaire Résident CLARENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
4nov 129—1an J. G. PEPPER, Député Sous Secrétaire

Livres de Prières, Rosaires
et Médailles de Première Communion.
Nous avons un admirable assortiment de Rosaires, Livres de Prières et Médailles de Première Communion en or et en argent ; aussi un choix varié de Signets pour livres. La valeur réelle, le bon marché des prix, les recommanderont à tous. Voyez notre assortiment avant de faire vos achats.
FRANTZ & OPITZ,
Joailliers et Objets d'Art.
129 rue Bourbon, près Canal.

CE SONT LES MEILLEURS
STEINWAY
KNABE
SOHMER
MEHLIN
BEHR
FISHER
SHONINGER
PLEYEL
KROEGER
PIANOS
Et par conséquent les plus durables et les meilleurs marchés. Ne pouvant s'acquérir que de la bonne et vieille maison de
GRUNEWALD.
715 RUE DU CANAL.
24 jan 1an

PIANOS PLEYEL.
Importés directement de Paris à des prix très bas
PAIEMENTS MENSUELS FACILES.
PHILIP WERLEIN, SEUL AGENT
713 - RUE DU CANAL. - 713
13 déc—6 m—dim mar ven

FEUILLETON.

FILLE A MARIER.

Je l'ai vue pour la première fois un dimanche de janvier, à mon arrivée dans cette petite ville, où je ne connaissais personne, où je promenais de rue en rue mon regard curieux d'étranger.

Elles passèrent à côté de moi, sa mère et elle, d'un pas alerte, sautillant, pressé, causant à demi-voix, avec de grands éclats de rire.

Leur sujet de gaieté, quel était-il ? C'était de moi qu'elles riaient peut-être, de ma nonchalence d'insouciant, de la gaucherie de ma tournure. J'allais sortir mes mains des poches, mettre mes gants : elles étaient déjà passées. Je les regardais s'éloigner, étouffant chacune leur rire dans un mouchoir, sveltes toutes deux, dans une élégance de mondaines.

J'ai dit : la mère et la fille. Qui, mon premier coup d'œil en était déjà sûr. Le front était le même, les plis de la bouche identiques, et les deux rires sonnaient si bien ensemble ! Elles étaient en noir, la mère entièrement, la fille aussi, moins la ceinture rouge, les gants jaunes, les plumes bleues du chapeau. Ce n'était pas un noir de deuil. Et, comme elles disparaissaient au tournant de la rue, elles continuaient, je ne sais pourquoi, d'occuper ma pensée.

Une curiosité naissait en moi, le désir de les mieux connaître, de savoir leur adresse, leur nom, leur vie !

—En tout cas, me disais-je, c'est quelqu'un de très-fier, de très-riche, et d'heureux !

Deux jours après, je les rencontrais encore, la mère en noir, la fille en bleu,—une toilette bien belle pour un jour de semaine !

Tant mieux pour elles, celles dont l'aiguille ne pique jamais les doigts et qui n'ont qu'à se réjouir la veille, dans l'oisiveté luxueuse des salons, de l'effet que doit produire la robe neuve du lendemain ! Il faut bien que l'opulence existe quelque part, et l'habitude de l'orgueil, et la soif d'éblouir. Des millions de pauvres en vivent. Les fourrures, la soie, tous les tissus, toutes les parures, cela passe par bien des mains ayant d'orner les grands hôtels et de parer les belles dames. La vanité de quelques-uns procure du pain à beaucoup d'autres.

Et je lui donnais sincèrement raison, à la demoiselle aux yeux noirs, aux lèvres rouges, qui ne craignait pas d'user des robes, puisque les couturières ne manquent point !

Le dimanche suivant,—un de ces jours de gai soleil que l'hiver finissant nous a donnés nombreux, comme par délicate obligeance,—je les revis pour la troisième fois. La mère avait la même tenue, préférant décidément, sur la maturité de l'âge, la sévérité du noir. Mais la fille avait une robe verte, une jaquette blanche, une cravate rose, un chapeau blanc bordé de velours vert. Elle était si gaie, si pimpante, et vraiment si jolie, avec ses yeux noirs, ses lèvres rouges, dans l'éblouissement de sa toilette, que je me demandais, avec ma naïveté candide, quel jeune homme se trouverait jamais assez beau, assez autorisé, assez hardi pour aspirer jusqu'à elle !

II

Je les suivis.

Parmi ces quartiers neufs, aux maisons superbes, laquelle était la leur ? ou bien habitaient-elles, en quelque village voisin, un de ces vieux châteaux du moyen-âge, restaurés à grands frais, qui étonnent encore par leur masse et imposent de loin, sur la campagne environnante, le respect de leurs grosses tours ?

Elles allèrent et revinrent dix fois sur la longue avenue où causaient les flâneurs, et j'attendis longtemps qu'elles se décidassent à rentrer. Déjà le nombre des promeneurs diminuait. Le soleil, perdu à l'horizon, se noyait dans la brume ; l'air était froid. Pourtant, elles ne partaient pas.

L'avenue était presque déserte, quand je les vis hâter soudain le pas, prendre une vieille rue et la descendre vite, vite, comme si elles avaient eu peur qu'on les vît. C'est bien à peine si je ne les perdis pas. Elles se hâtaient, courant presque, tournant à gauche, à droite, dans un dédale de ruelles où je n'avais pas encore pénétré. Et, tout-à coup, elles disparurent.

Une porte s'était ouverte, fermée elles étaient arrivées.

C'était une pauvre maison décrépite, serrée entre deux magasins éclairés, qui faisaient avec ironie ressortir la tristesse de son dénûment. Un bec de gaz, qui s'allumait en face, m'envoya le reflet de quelques montres cassées, suspendues dans l'humidité verte de la vitrine. Au-dessus, une grosse montre en fer blanc, peinte à l'huile, maintenue par un long crochet, servait d'enseigne. Le père était horloger,—rhabilleur de patraques, horloger de misère !

O déception !

Ce n'est pas que je t'en estime un liard de moins, ô ma pauvrefille ! Je ne suis pas de ceux qui mesurent la valeur personnelle au poids de l'or acquis. Mais tu me fais sincèrement et profondément pitié, avec tes yeux noirs, tes lèvres rouges, tes belles robes. Je la sais, ton histoire navrante ; peu à peu j'ai tout appris, et je voudrais, s'il en est temps encore, te détourner du malheur où tu cours.

Toute l'affaire, c'est que, il y a trois ans, ils sont venus de Paris, ces braves gens, pour continuer à moins de frais, en province, l'élégance de l'enfant, l'apparence d'un grand train de vie. Elle aura dix-neuf ans bientôt ; l'époque du mariage approche. Et comme elle est jolie, c'est bien dommage qu'elle reste condamnée au travail, sujette aux soucis pénibles, aux lois dures de l'existence. Est-ce que ses yeux noirs, ses lèvres rouges, aidés par les robes de soie, ne lui feront pas faire un mariage d'or ?

C'est pour cela qu'elles vont chaque jour, sa mère et elle, sitôt qu'elles ont un moment, sur cette longue avenue qui n'est jamais sans promeneurs. Les petits employés donnent en passant un regard louche, et s'éloignent, indifférents. Et quand ils sont partis, rentrés chacun à leur besogne, elles retournent aussi—à la leur.

Elles sont couturières. Elles font des gilets de flanelle et des chemises, et se couchent bien tard pour préparer, à la lueur de la vieille lampe, la jaquette du prochain dimanche. Quel bon espoir il leur faut, quel courage et quelle vaillance ! Les repas sont toujours courts, souvent maigres.

La misère endurée en simulant l'abondance, elle doit être cruelle à subir.

Et que va-t-il en advenir ? J'y pense et je m'en effraie. Parmi ces regards que la mère attire sur sa fille, il peut, un jour, s'en trouver un d'ardente convoitise. Un joyeux garçon, le premier venu, pourvu qu'il ait fières moustaches et bottines vernies, pourra donner suite à sa fantaisie d'un soir. Faire sonner de l'or en poche, promettre un mariage prochain, ah ! c'est facile !

Pauvre enfant, quel sera ton destin ?

En mettant les choses au mieux, en supposant qu'il soit possible et qu'il se réalise, le mariage tant espéré, je n'ose le souhaiter qu'à peine.

L'union définitive, la vie à deux, sais-tu bien ce que c'est ? Les promenades, les jeux, les bals, les toilettes, ce n'est pas la vie. Elle est faite de ce qu'on ne voit pas, des pensées et des sentiments.

Le sentiment pur, profond, inaltérable, est plus rare, plus précieux que les soieries et les diamants. Eh bien ! sais-tu ? le bonheur ne va pas sans lui. Ce n'est pas le caprice d'un instant qui l'inspire, la grâce d'une main gantée, ni l'incarnat des lèvres. Sa source est dans le cœur, et c'est le cœur qui le nourrit.

L'amour ineffable, mystérieux, divin, tu ne le trouveras pas sur l'avenue, et tu ne le connaîtras jamais.

III

Ce soir encore, quand je suivais tes pas, c'était pour moi peut-être que tu relevais avec tant de grâce ton voile blanc sur ton chapeau noir. Inutilement, vois-tu ! La couleur des robes, l'élégance de la tenue, ce petit air d'orgueil qui te sied à ravir, à tout cela je n'entends rien.

Moi, je n'aime et ne cherche que douceur et bonté.

Douceur et bonté, tu les as peut-être à offrir : puisses-tu les recevoir en retour !

Mais, tout à-l'heure, après le départ des promeneurs, quand je vous ai vues, ta mère et toi, un peu fatiguées à la longue, revenir en hâte au dîner mal apprêté, me coudoyer en passant avec un éclat de rire qui faisait briller tes yeux noirs et découvrait tes dents blanches entre tes lèvres rouges, eh bien ! à ce moment-là, je me suis senti tout triste de la peine que tu m'as faite.

secousse, la cheville de bois qui retenait l'amarre se brisa, et le bateau, entraîné par la violence du courant, partit à la dérive.

En vain le meunier criait à sa femme de lui rejeter la corde ; défaillant d'épouvante, elle tordait désespérément ses mains et demeurait sur la berge, incapable d'agir.

Sandain, Vital surgit à son côté, —Vital dont les yeux inondés d'une cruelle joie semblaient lui dire :

—Le destin est pour moi ! Pourquoi demander un secours impossible ? Il est trop tard ! Voyez : le courant paraît redoubler de violence ; encore quelques minutes, quelques secondes, et l'obstacle qui nous sépare aura disparu, homme et bateau seront broyés sous la roue du moulin !

Elle cria :

—Sauvez le !

Il détourna la tête ; mais elle reprit :

—Je le veux !

Et, comprenant le sacrifice qu'elle exigeait, elle ajouta :

—Je vous aimerai !

Aimé ! il serait aimé ! Est-ce bien cela qu'il avait entendu ? O sublime folie, ô ravissement divin ! Il serait aimé !

Il s'empara alors de l'amarre et sauta dans la rivière ; en quelques brasses il eut atteint le bateau et tendit la corde au père Garaud.

Mais dans le mouvement que fit ce dernier pour la saisir, l'embarcation dévia, et Vital, repoussé par elle au milieu de la rivière, tenta vainement d'en rejoindre le bord.

A son tour, le courant l'emportait !

Debout dans son bateau, le père Garaud, sans pouvoir lui porter secours, assistait à la lutte que son ancien garçon soutenait contre la mort ; il le regardait, évidemment perdu sans retour, tournoyer sur lui-même, disparaître dans les tourbillons, remonter à la surface,—mais toujours, toujours, comme une aspiration invincible, le moulin l'attirait vers son gouffre.

Mme Garaud suivait du regard l'horrible drame. Une angoisse d'agonie lui étreignait la poitrine. C'était pour elle que cet homme allait mourir ! c'était elle la meurtrière !

Tout-à-coup, elle poussa un cri terrible.

Le corps venait de passer sous la roue du moulin !

V

Ainsi périt Vital,—et sa mort fit ce qu'aucune tendresse n'eût pu faire. Ce fut comme une rosée féconde qui se répandit dans le cœur de Mme Garaud. L'amour y germa, y grandit jusq